

La queue de la comète

Parti pris : une anthologie, Textes choisis et présentés par Jacques Pelletier, Lux Éditeur, 372 p.

Gilles Dupuis

Numéro 246, automne 2013

Actualité de *Parti pris*

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70152ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupuis, G. (2013). La queue de la comète / *Parti pris : une anthologie*, Textes choisis et présentés par Jacques Pelletier, Lux Éditeur, 372 p. *Spirale*, (246), 60–62.

tout apprécié par les individus apparentés à ces courants-là. Aujourd'hui, les souverainistes réagissent de la même façon envers mes critiques. Dans *Démocratie des urnes et démocratie de la rue. Regards sur la société et la politique* qui vient de paraître, je développe davantage ma position. Et c'est ça le rôle de l'intellectuel : se remettre en question lorsque ses positions ne correspondent plus à la réalité telle qu'elle s'est développée. Sinon, tu ne bouges pas, tu répètes ce que tu pensais à 20 ans ou bien tu suis des modes. Moi, je n'ai jamais suivi les modes.

SPIRALE — En 1979, lorsque vous posez un regard rétrospectif sur *Parti pris*, vous écrivez : « *l'espoir révolutionnaire n'est que le désir fou de satisfaire un jour nos multiples, voraces et insatiables désirs* ». À 72 ans, maintenez-vous cette synthèse entre la joie et la lutte, le plaisir et le politique ?

JEAN-MARC PIOTTE — Oui, je la maintiens, même si elle n'a jamais été très forte au Québec, sinon peut-être chez certains anarchistes. Sur cette question, Patrick Straram, qui affirmait qu'il fallait « changer le quotidien et donc se changer soi-même », a été mon maître. Même si certains l'ont associé à la contre-culture, Straram n'y adhérait pas, car il en avait contre son apolitisme (et, en cela, je l'ai influencé). Si tu es pour la liberté, l'égalité et la solidarité, il faut que ta vie se transforme pour être capable de vivre selon ces valeurs.

Ceux qui aujourd'hui veulent retourner au passé n'ont pas connu le Québec ou la France des années 1950. Ils ignorent donc ce qui a été gagné en liberté de pensée, liberté d'expression et liberté de comportement. En

mai 1968, les étudiants et étudiantes de Nanterre voulaient avoir la possibilité de coucher ensemble, ce qui était interdit dans les résidences universitaires. C'est ça qui est à l'origine de Mai 68. La libération sexuelle signifie la possibilité d'avoir un lien amoureux ou sexuel hors du mariage, ce qui était très mal vu. L'avortement était illégal. La « capote » était et est toujours proscrite dans la culture catholique. L'homosexualité était complètement réprimée. Les femmes étaient réduites au ménage et à l'éducation des enfants. Les hommes et les femmes au Québec étaient élevés de manière « ségrégationnée » jusqu'au mariage. C'est tout ça qui a été remis en question.

Quand je regarde les luttes d'aujourd'hui, je demeure attentif à ce qui naît, à ce qui se développe contre l'oppression et l'exploitation et pour l'égalité, la liberté, la solidarité et la justice sociale. Si tu veux impliquer des citoyens dans une lutte, tu ne peux pas les attirer avec du vinaigre. Si tes réunions sont plates, les gens ne viendront pas. Si les gens ne peuvent pas dire ce qu'ils pensent et prendre des décisions, ils ne viendront pas non plus.

Le « Printemps érable » a remis en question l'idée que les jeunes étaient individualistes, corporatistes, consommateurs et aliénés. Ils ont manifesté une créativité qui remettait en question les façons de faire de la gauche traditionnelle. Il y avait bien les organisations étudiantes et celle des profs contre la hausse, mais elles ne fonctionnaient pas comme les organisations autoritaires qui décident en haut pour imposer en bas. Ce nouveau mouvement social m'a enchanté. ↓

La queue de la comète



PAR GILLES DUPUIS

PARTI PRIS : UNE ANTHOLOGIE

Textes choisis et présentés par Jacques Pelletier
Lux Éditeur, 372 p.

L'anthologie présentée et colligée par Jacques Pelletier chez Lux Éditeur est la deuxième à paraître sur *Parti pris*, après celle préfacée par Jacques Berque, publiée aux éditions Maspero, en collaboration avec la revue un an avant sa disparition². Mais tandis que la première anthologie était destinée au lectorat français, comme l'indique son titre qui entendait faire à son intention le portrait contemporain des Québécois en « semi-colonisés » (Jacques Ferron) ou « dépossédés » (Berque) en voie de décolonisation, celle

de Pelletier s'adresse au lecteur d'aujourd'hui — québécois ou autre, homme ou femme, jeune ou vieux — qui voudrait refaire en accéléré le parcours météorique accompli par les partipristes et revisiter du même coup cette page turbulente de l'histoire du Québec qu'ils ont contribué à écrire. Car si la revue *Parti pris* a bien été ce météore qui a surgi « dans l'horizon culturel et politique québécois à l'automne 1963 », pour disparaître cinq ans plus tard seulement, c'est la queue de la comète, toujours visible après

son passage fulgurant, que propose de lire ou plutôt relire Jacques Pelletier, en astronome aguerri du « *ciel du Québec* ».

UN CHOIX ÉCLAIRÉ

Toute anthologie exigeant forcément qu'ait été opéré un choix parmi les textes à inclure et ceux à laisser de côté, celle que nous propose Pelletier n'échappe évidemment pas à la loi du genre. La perspective qu'adopte l'auteur pour procéder à ce tri toujours périlleux a toutefois le double mérite de procéder du plus général vers le particulier, ajustant progressivement sa lunette pour se rapprocher des objets plus singuliers parus dans la revue, et de respecter l'ordre de préséance à *Parti pris*, qui accordait la primauté au politique sur le culturel et le littéraire. C'est ainsi qu'après les « *orientations générales* » et les « *analyses de la conjoncture et prises de position* », l'anthologiste aborde successivement les « *questions de culture* » et « *le combat pour la laïcité* », avant de clore « *sur la littérature* », illustrée par des « *textes de création* ». Aux trois mots d'ordre de la revue — « indépendance », « socialisme » et « laïcité » —, qui dessinaient un diagramme de Venn ou un nœud borroméen, où chaque terme était mis en relation avec les deux autres, correspondent dans l'anthologie les trois cercles concentriques dans lesquels le programme qu'ils annonçaient devait se réaliser par ordre décroissant : la sphère politique, la sphère culturelle, la sphère littéraire.

Outre le texte de présentation du premier numéro de la revue, on retrouvera dans la première partie de l'ouvrage consacrée au politique, au sens large du terme, des contributions aussi fondamentales que « De la révolte à la révolution » de Pierre Maheu, « Du duplessisme au FLQ » de Jean-Marc Piotte, les deux manifestes 1964-1965 et 1965-1966, ainsi que « Pour un socialisme décolonisateur » de Gabriel Gagnon. La politique, au sens plus restreint du terme, fait l'objet de la deuxième partie, avec des textes engagés comme « L'indépendance au plus vite ! » (Pierre Maheu et Gaëtan Tremblay) ou « Pour un mouvement socialiste et indépendantiste » (Gilles Bourque, Gilles Dostaler et Luc Racine). Il est à noter que tous ces titres, ainsi que le nom des auteurs, sont indiqués en minuscules dans la table des matières et le corps de l'ouvrage afin de respecter la graphie courante à *Parti pris*, qui constituait en soi un geste politisé. Certains textes clés parus dans l'anthologie française sont aussi repris dans l'anthologie québécoise, dont « La maladie infantile du Québec » de Michel van Schendel et le « Manifeste 1965-1966 », mais ils sont présentés ici à l'intérieur d'une structure logique plus conforme à la politique éditoriale et à l'esprit de la revue.

Si la laïcité n'est représentée que par deux textes — l'un de Pierre Maheu, l'autre de Luc Racine —, il s'agit néanmoins de contributions substantielles. Ce choix limité reflète tout de même la place secondaire que « *le combat pour la laïcité* » occupait à *Parti pris* (par rapport à *Liberté* qui en avait fait son cheval de bataille), les partipristes étant plus engagés dans les combats

prioritaires pour l'indépendance du Québec et l'avènement du socialisme. En revanche, la culture est bien défendue par des textes fondamentaux tels « Aliénation culturelle et révolution nationale » de Paul Chamberland et « Facteurs culturels et décolonisation » de Philippe Bernard et Gaëtan Tremblay. S'y profile aussi la figure des mentors qui, sans appartenir à la même génération, accompagnent les jeunes partipristes dans leur démarche politique et sociale : Pierre Vadeboncoeur, Jacques Brault, Jacques Ferron... Enfin, les deux dernières parties consacrées à la littérature font se succéder essais critiques et textes de création, ou théorie et pratique, avec des contributions aussi variées que « Profession : écrivain » d'Hubert Aquin, deux essais sur le joual de Gérald Godin, « Un long chemin » de Gaston Miron ainsi que plusieurs échantillons fournis par André Brochu, André Major, Jacques Renaud et Paul Chamberland.

Jacques Pelletier n'a pas jugé bon, à tort ou à raison (mais l'auteur de ces lignes abonde plutôt dans son sens), d'inclure dans son recueil « *les interventions plus courtes portant sur l'actualité immédiate, comme les chroniques consacrées aux débats chauds de l'heure ou les polémiques ad hominem des rubriques "vulgarités" ou "marginales"* ». Pour compenser cette perte, somme toute relative, il a néanmoins inclus trois textes de femmes (signés Andrée Bertrand-Ferretti, Andrée Benoist et Thérèse Dumouchel) alors que *Parti pris* — comme *Liberté* d'ailleurs à la même époque — ne leur laissait guère de place pour s'exprimer... C'est ce qui lui fait dire, à juste titre, que son anthologie leur réserve une part « *plus importante, toutes proportions gardées, que dans la revue elle-même, où les femmes, occupées à des tâches de gestion et de secrétariat, étaient quasi absentes de la rédaction.* »

UNE GENÈSE FULGURANTE

Dans son introduction bien informée et solidement documentée, Pelletier cartographie la place de *Parti pris* dans le champ intellectuel québécois, à compter de son « surgissement » météorique jusqu'à sa « mort », suivie d'une « renaissance » hypothétique. Deux évolutions se déroulent en parallèle au sein de la revue et reflètent le double mandat, politique et culturel, que se sont donné ses membres, mais aussi leur appartenance divisée qui finira par créer une divergence au sein du groupe : une évolution politique qui mène à la création d'un « club », puis d'une organisation politique (le Mouvement de libération populaire) en 1965 ; une évolution littéraire, qui se concrétise, dès 1964, avec la création d'une maison d'édition qui survivra à la revue. Après avoir retracé le contexte dans lequel le phénomène *Parti pris* voit le jour, et comment la revue se positionne dans le champ intellectuel par rapport aux revues « rivales », *Cité libre* et *Liberté* (dans ce dernier cas, cependant, il y a davantage complicité, ou complémentarité, que rivalité), Pelletier insiste sur ce qui lui semble constituer la raison d'être du mouvement dans son ensemble : « *pour une révolution globale* ».

Ce qui distingue la génération *Parti pris* de celle de *Cité libre*, voire de *Liberté*, tout en la rapprochant des signataires du manifeste automatiste *Refus global*, c'est le caractère radical de la révolution qu'elle entend réaliser : « *La jeunesse et l'impatience de ses rédacteurs ainsi que la radicalité de son programme distinguent d'emblée Parti pris des autres revues de l'époque.* » Issus pour la plupart du milieu populaire ou de la classe moyenne, contrairement aux citolibristes et à certains « libéraux » nés dans des milieux aisés ou bourgeois, les partipristes fréquentent les lieux « où fraient les étudiants

Le phénomène Parti pris aura été de courte durée, certes, mais si le météore a tôt disparu du ciel du Québec qu'il a sillonné entre 1963 et 1968, ses retombées sont toujours lisibles...

en révolte et la bohème de l'époque ». Ils se distancient progressivement du « monde littéraire » pour se rapprocher des militants « engagés dans le syndicalisme étudiant et la gauche politique », ce qui permet à Pelletier d'affirmer, à juste titre, que bien qu'elle ait été « fondée majoritairement par des littéraires, Parti pris sera d'abord et avant tout une revue politique. » Après le « refus global », encore trop confiné au secteur des arts et des lettres, il faut une « révolution totale » qui transforme la société dans son ensemble, d'où les trois piliers : « l'indépendance du Québec, le socialisme et le laïcisme ». Pendant un certain temps, le mot d'ordre est celui du « socialisme décolonisateur », inspiré de Jacques Berque, Frantz Fanon et Albert Memmi, mais aussi nourri de la pensée de Jean-Paul Sartre (qui a inspiré le nom de la revue). Par la suite, les priorités à accorder dans la réalisation du programme politique de la revue diviseront ses membres : certains préconisent l'indépendance avant le socialisme, d'autres militent pour le socialisme d'abord, l'indépendance ensuite, dans ce qui ressemble à un exercice pragmatique de *Realpolitik*. Quoi qu'il en soit de cette dichotomie, la révolution globale, qui ne sera jamais achevée (faut-il le rappeler ?), reste l'objectif ultime à atteindre.

Le risque que comporte un tel programme, c'est de mettre « la littérature au service du politique », comme cela s'est passé en Union soviétique avec le réalisme socialiste, puis en Chine avec sa révolution culturelle. Or ce risque est tempéré, à *Parti pris*, par la méfiance qu'ont toujours su conserver ses membres face à la notion problématique d'engagement. Engagés, les partipristes littéraires l'ont certes été, mais pas au sens étroit d'une

cause politique à défendre ou à illustrer dans leurs écrits : « *Si l'écriture ne doit pas être engagée sur le mode didactique de la thèse, elle doit tout de même exprimer la condition d'aliénation et de dépossesion dont sont victimes les Québécois.* » C'est ce qui a donné, aux Éditions Parti pris, des textes aussi forts et originaux, sur le plan du style et du propos, que *Le cassé* de Renaud. Le joul est ainsi devenu, tout naturellement, une arme politique pour dire, par le « malécrire », le « malvivre de la société québécoise ».

UN HÉRITAGE VISIONNAIRE

Si une anthologie ne peut, par définition, faire l'unanimité, il faut reconnaître que celle-ci a atteint pleinement ses objectifs ambitieux, en proposant au lecteur « un portrait global et synthétique de la revue, privilégiant ce qui permet de tisser un lien serré entre l'histoire qui s'écrit maintenant et l'héritage visionnaire légué par Parti pris ». Ce legs, Jacques Pelletier le retrace dans les mouvements étudiants et syndicalistes de 1968, contemporains de la disparition de la revue qui semble se dissoudre pour mieux se prolonger dans l'action militante, puis dans la contre-culture des années 1970, annoncée par l'esthétique Ti-pop de Pierre Maheu et les derniers textes de Paul Chamberland parus dans la revue. Il en suit le cours sinueux dans les revues alternatives ou indépendantes telles *Mainmise*, *Chroniques* ou *Possibles*, qui poursuivent chacune à leur façon la réflexion amorcée par les partipristes. Puis, après ce qui semble avoir été une longue éclipse au cours des années 1980 et 1990, il en retrouve la trace dans la fondation d'un parti politique comme Québec solidaire et jusque dans les soubresauts tout récents du « Printemps érable ».

La parution de cette anthologie témoigne effectivement de l'actualité « brûlante » de *Parti pris*, au moment même où un important colloque est consacré au cinquantième de la revue et à son héritage³. Bien des jeunes se reconnaîtront, du moins en partie, dans les textes percutants qui leur sont ainsi livrés, les interrogations des partipristes rejoignant leurs propres questionnements, tandis que certains, plus vieux, retrouveront intact le souvenir de leur jeunesse envolée. L'heure n'est toutefois pas à la nostalgie, mais bien aux bilans prospectifs. Le phénomène *Parti pris* aura été de courte durée, certes, mais si le météore a tôt disparu du ciel du Québec qu'il a sillonné entre 1963 et 1968, ses retombées sont toujours lisibles, grâce, entre autres, à l'admirable relevé qu'en a dressé Jacques Pelletier, cet infatigable scrutateur de notre firmament intranquille. ┘

1. Après ce recueil collectif, trois partipristes feront paraître une anthologie personnelle, composée de leurs propres textes parus dans la revue : Paul Chamberland (*Un parti pris anthropologique*, 1983), Pierre Maheu (*Un parti pris révolutionnaire*, 1983), Jean-Marc Piotte (*Un parti pris politique*, 1979).

2. *Les Québécois : « parti pris »*, préface de Jacques Berque, Paris, Librairie François Maspero, 1967.

3. *Avec ou sans Parti pris*, Centre d'archives de Montréal, 3 et 4 octobre 2013.